

LE NAUFRAGE DE GOURNIER

RETOUR DANS LE VERCORS

Le 15 août 1956, j'étais de retour à Toulon après l'exploration de la Grotte des Deux Sœurs. Entre temps, on m'avait offert le magnifique livre "Rivières de la nuit", d'André Bourgin, consacré à toutes les belles grottes qui s'ouvrent tout autour de Choranche, dans les Gorges de la Bourne. Ces grottes comportaient pour la plupart des écoulements souterrains. Ce que j'avais vu sur les Grottes de Gournier, Bourmillon ou Favot m'avait ému. On y trouvait aussi de belles photos sur le Vercors et sur les Gorges de la Bourne en particulier. Michel Letrône et Michel Lebreton m'avaient conseillé d'y aller. Dernier conseil : "s'il

Le GSMT, une équipe de lycéens toulonnais. On m'a affublé du casque de Casteret, Cazals est à droite.



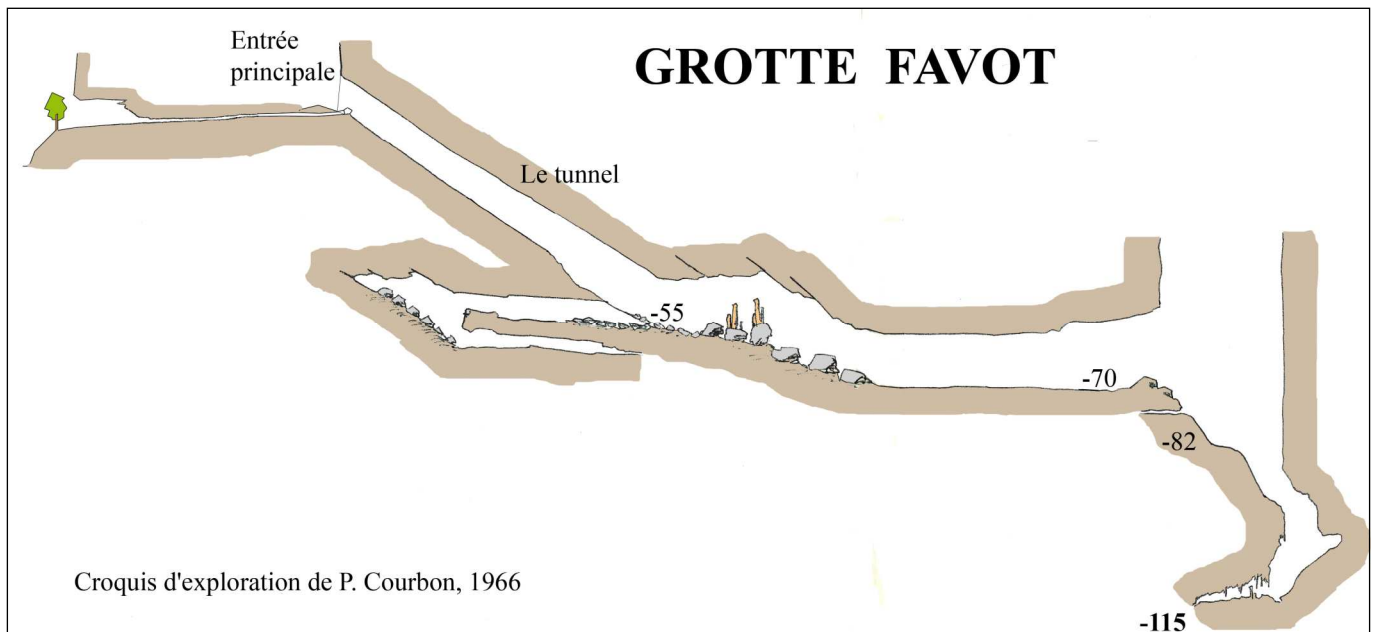
L'un des sites les plus magnifiques du Vercors : Le Mont Aiguille, témoin spectaculaire qui se dresse en avant de la bordure orientale du massif.



pleut, tu peux aller à Gournier, mais ne va pas à Bourmillon qui se met plus facilement en crue".

A Toulon, j'explorais quelques petites grottes et recherchais un équipier pour m'accompagner dans le Vercors. Je finissais par trouver "Casals", membre du GSMT et dont le père était pharmacien avenue Vauban. "Casals" n'avait que seize ans et il allait entrer en première. J'écris "Casals", car c'est comme cela que nous le nommions et plus de quarante ans après, j'ai oublié son prénom, peut-être Michel ? Sur toutes mes notes anciennes, sur toutes les photos de groupe, je retrouve son nom, mais jamais son prénom. Phénomène curieux que celui des noms et des appellations. Sans que l'on sache pourquoi, certains traînent toute leur vie un surnom ou un diminutif. En ce qui me concerne, on m'a très souvent appelé Popaul, même quand j'arrivais dans un nouveau groupe où l'on ne me connaissait pas. Cela se faisait naturellement. En ce qui concerne "Casals", je pense que sa timidité et sa réserve extrêmes, sa position en retrait, malgré sa gentillesse, le laissait dans l'anonymat froid du nom de famille. Je dus aller trouver son père pour le convaincre de le laisser partir avec moi : j'avais une grande expérience et les grottes que nous allions explorer étaient d'un parcours facile et sans danger. Le 31 août, nous enfourchions nos cyclomoteurs pour le Vercors, via la Vallée du Rhône. Le soir, après avoir parcouru 350 kilomètres, nous parvenions dans les Gorges de la Bourne où nous plantions notre tente.

Le paysage était magnifique, il correspondait bien aux photographies que j'avais vues. Mais le temps n'était pas merveilleux. Le Vercors est un massif montagneux splendide en ce qui concerne les paysages,



mais moins idyllique pour la météo : toute la verdure, les nombreuses sources, les torrents qui dévalent de toutes parts montrent qu'il y pleut souvent.

La grotte Favot

Le lendemain matin, il ne pleuvait pas, mais le ciel était gris. Après le long voyage de la veille, nous décidions de commencer par la cavité dont l'accès était le plus facile : la Grotte Favot, si caractéristique par la forme de sa vaste galerie d'entrée. Cette galerie d'entrée est l'une des formes classiques de l'érosion souterraine, elle a une section pentagonale très régulière et plonge en forte pente vers les profondeurs. De beaux couloirs ornés de concrétions calcaires lui faisaient suite. Nous nous arrêtons dans une vaste salle qui se crevait sur un puits impressionnant. N'ayant pas pris d'échelles, nous abandonnions notre exploration à cet endroit. Je devais y revenir dix ans plus tard, muni d'échelles cette fois-ci, pour arriver au fond des puits, quarante mètres plus bas.



Le magnifique tunnel d'entrée de Favot, si caractéristique, cela me changeait de la Grotte des deux Sœurs.

La crue de Gournier

Le lendemain, nous devions aller à Bournillon dont on nous avait vanté le porche d'entrée haut de 100 mètres. Dès le matin, il pleuvait à verse et nous abandonnions notre projet. Mais, rester sous une tente, sans rien faire parce qu'il pleut n'est pas enthousiasmant. Puisque Gournier n'était pas dangereux, c'est là que



A l'image de la grotte, le magnifique lac d'entrée de Gournier, l'escalade est au fond (Cl. J.-L. Rocourt).

nous irions. A partir de la route, nous empruntons le sentier qui monte à la grotte. Nous étions lourdement chargés car nous avions pris un canot pneumatique pour traverser le lac d'entrée. Il pleuvait de plus en plus fort. Nous croisons un agriculteur qui redescendait hâtivement de son jardin. Il nous déconseillait d'explorer la grotte, mais ce conseil n'avait aucune valeur à côté de ce que m'avait dit Michel Letrône !

Nous arrivions enfin devant le porche d'entrée de Gournier, dans un site impressionnant au pied de falaises vertigineuses. Il s'ouvrait sur un magnifique lac qui occupait toute la surface d'une vaste salle. Au fond, on distinguait la coulée stalagmitique que l'on devait escalader pour accéder à la suite de la cavité. Après le rituel toujours long de l'équipement et du casse-croûte qui précède toute exploration, nous gonflions le canot pour traverser le lac. Nous prenions pied, sans encombre, sur le débarcadère au bas de la coulée stalagmitique marquant l'arrivée de la galerie supérieure. Une corde équipait la montée ce qui en facilitait l'escalade. Nous y accrochions notre canot avant de monter.

Ce paysage souterrain était splendide et nous atteignions de vastes galeries faciles à parcourir, parvenant bientôt à des zones très concrétionnées ornées de nombreuses stalagmites et stalactites. La grotte était très belle et méritait vraiment cette visite. De nombreux écoulements d'eau dégoulinèrent du plafond, nous étions envoûtés et enthousiastes. Mais toute cette eau ne nous inquiétait pas. Nous arrivions ensuite à de



Les magnifiques passages menant à la Salle à manger.



magnifiques gours. Les gours sont des bassins dont les parois ont été formées par le calcaire contenu par l'eau qui a dissout les strates traversées depuis la surface. En arrivant à l'air libre, l'eau saturée de calcaire abandonne ce dernier en coulant sur le sol. Elle le fait en



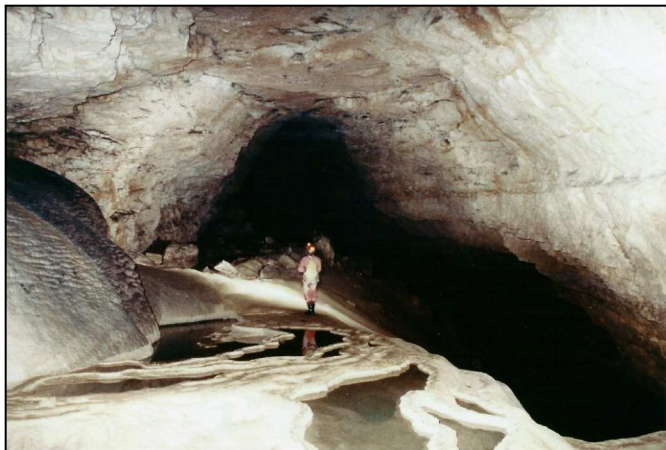
Des gours dans la galerie de Gournier (Cl. J.-L. Ro-court).

formant des murs en forme d'arc de cercle qui emprisonnent des vasques d'eau translucides du plus bel effet. Plus loin se trouvait la magnifique "salle à manger" dont nous honorions le nom en cassant une petite croûte. Dans cette salle à manger, une crevasse s'ouvrait sur une torrent d'enfer d'un débit impressionnant. Je n'y prêtais pas d'attention particulière sur le coup. Une courte escalade nous permettait enfin d'accéder au magnifique "Balcon".

Nous étions au plus bel endroit de la grotte et voilà cinq ou six heures que nous étions sous terre. Il était temps de rentrer si nous voulions ressortir avant la nuit. Après la "Salle à manger", nous retrouvions la grande galerie et là brutalement, un lac barrait le passage. J'étais perplexe, car je ne l'avais pas remarqué à l'aller. Nous le contournions en passant sur le côté, mais là j'étais encore plus perplexe, il y avait un nouveau lac qui recouvrait les gours que nous avions gravis peu de temps avant. La crête des gours sur lesquelles nous avions marché à pied sec deux heures auparavant était maintenant sous un mètre d'eau.

Nous nous trouvions plus haut, vers la "Salle à manger" quand la crue était arrivée et nous ne nous étions aperçus de rien. Le violent torrent qui rugissait au fond d'une crevasse en marquait certainement le début. "Casals" était émotif et cet imprévu lui avait fait perdre ses moyens. Lors de la traversée sur la crête des gours, il était tombé à l'eau. Nous arrivions maintenant devant un lac à perte de vue, la galerie était entièrement envahie par l'eau. Sur la paroi gauche, il y avait une petite corniche, située deux mètres au dessus des flots, elle allait aussi loin que pouvait porter l'éclairage. Il fallait tenter de sortir à tout prix, car "Casals" était trempé entièrement et moi jusqu'à la ceinture. Avec une température de 6° et 100% d'humidité, il ne ferait pas bon d'attendre.

J'entraînais "Casals" sur la petite corniche, il n'en menait pas large et je le sentais de plus en plus inquiet. Au bout d'une centaine de mètres, nous arrivions sur un passage délicat où le rocher était pourri. Je le franchissais avec précaution en évitant de tirer sur les pierres qui ne demandaient qu'à se détacher. J'en faisais part à "Casals" : "appuie toi sur les pierres, mais ne tire pas dessus". Peine inutile, j'entendais un grand cri : mon équipier tombait à l'eau avec un "piano". Je plongeais aussitôt, craignant de le voir assommé par le rocher avec lequel il était tombé. Dans l'eau boueuse, il n'y avait aucune visibilité pour aller le chercher si il avait coulé. Dieu soit loué, "Casals" refaisait surface, il n'avait rien et nous ressortions de



Ce sont ces gours qui étaient sous un mètre d'eau! (Cl. J.-L. Rocourt)

l'eau un peu plus loin. Cette fébrilité m'inquiétait et je décidais qu'il fallait s'arrêter à un endroit plus confortable. Peu de distance après, nous trouvions une salle dont les éboulis remontaient de plusieurs mètres au dessus des flots.

Une longue attente

La situation n'était pas brillante : nous étions complètement trempés et commençons à claquer des dents. Notre visite ne devant durer qu'une dizaine d'heure au maximum, nous n'avions pris qu'un léger casse croûte englouti à la "Salle à manger". Nous avions encore une autonomie de carbure de sept ou huit heures chacun. Au niveau de l'eau, je mettais un repère pour voir l'évolution du lac. Nous éteignons une lampe et mettions la seconde en économie pour la faire durer le plus longtemps possible. Il ne nous restait plus qu'à attendre avec patience : combien de temps : dix heures, vingt heures, quarante-huit heures? Et si la pluie continuait à tomber à verse pendant des jours? C'était peu probable début septembre, mais quand on est coincé comme un rat, on pense à toutes les possibilités. Il faisait de plus en plus froid, nous grelotions et claquions de plus en plus des dents. Foin des principes et des préjugés, je proposais à "Casals" de s'asseoir sur mes genoux et nous nous enlacions, bien serrés l'un contre l'autre. Ce n'était pas terrible, mais nous avions quand même moins froid. Tous les quarts d'heure nous changions, c'est moi qui m'asseyaient sur lui. A chaque changement, j'allais voir notre repère. Durant les premières heures, le niveau monta encore d'une vingtaine de centimètres. C'était inquiétant! Puis, il se stabilisa, ouf! Il fallut attendre une éternité, peut-être vingt heures pour que le niveau commence à baisser, d'abord tout doucement, puis de plus en plus vite. Au bout de vingt-quatre heures, l'eau était descendue d'un mètre. Je décidais que nous devions reprendre notre marche vers la sortie. Avec un mètre en moins, ça passait mieux.

Les secours arrivent

Nous avions avancé de deux ou trois cent mètres, lorsque nous entendions des appels : les sauveteurs! Mais il ne fallait pas perdre la face, il fallait leur montrer que nous dominions la situation. La joie était des deux cotés : de notre côté, car l'arrivée des sauveteurs nous laissait entrevoir une sortie proche et du côté des sauveteurs, car ils nous retrouvaient vivants et valides. Aussi, ce ne furent que des explications et des plaisanteries, mais aucun reproche acerbe comme je le craignais. Je goûtais à la fraternité des gens unis par la même passion. Les sauveteurs étaient les membres du fameux SGCAF de Grenoble qui venait d'explorer le "grand" gouffre Berger, le premier -1000 de l'histoire de la spéléologie. Il y avait là, Jo Berger, Georges Garby, Eclairer de France comme moi, et d'autres dont j'ai oublié le nom. Ils avaient été alertés par le cultivateur qui nous avait déconseillé d'explorer Gournier. La pluie redoublant de violence, il était allé voir à la grotte et avait retrouvé notre canot emporté par la crue, quelques centaines de mètres plus bas.

Quand les sauveteurs étaient arrivés, la galerie au dessus du lac vomissait une cascade énorme qu'il était impossible de franchir. Ils durent attendre une dizaine d'heures avant que la baisse du débit leur permette de remonter la cascade. Ils nous avaient retrouvés à peu de distance, 300 ou 400 mètres de l'entrée. Nous pensions donc que nous aurions pu ressortir seuls. Mais non, car deux cent mètres après avoir fait la jonction avec les sauveteurs, je vis avec effarement que le plafond de la galerie plongeait dans l'eau, la galerie siphonnait! En fait, nous ne savions pas qu'un boyau sur le côté permettait de court-circuiter ce passage délicat. Si les sauveteurs n'étaient pas venus, nous aurions encore certainement attendu encore un long moment.

Le sandwich et le rhum

Nous ne tardions pas à sortir, il y avait foule : journalistes, gendarmes, curieux. Après les explications et la déposition aux gendarmes, on nous apporta à manger. Après plus de vingt-quatre heures à grelotter et à serrer les mâchoires, j'avais trop mal aux dents, impossible de manger le sandwich qu'on m'avait tendu. Par contre quelqu'un nous avait apporté un demi-litre de rhum, il fut "torché" comme du petit lait en quelques minutes. Aussitôt arrivés dans la vallée, "Casals" et moi envoyions une carte postale à nos parents, sans faire allusion à notre mésaventure et en leur disant que tout allait bien. Or en fait, nos parents apprirent notre sauvetage par les journaux, il n'y avait pas encore cette néfaste télévision à l'affût de tous les "scoops"! Heureusement que les PTT* marchaient bien, car ils reçurent notre carte peu après la lecture du journal, au moment où ils s'apprêtaient à venir en Vercors.

**La Poste aujourd'hui !*

Extrait des Chroniques souterraines, Editions Aby-mes, 2003.